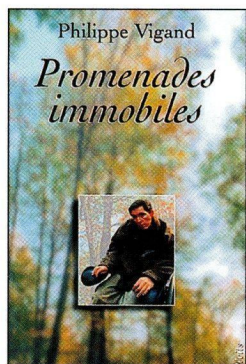


VENÉRIE





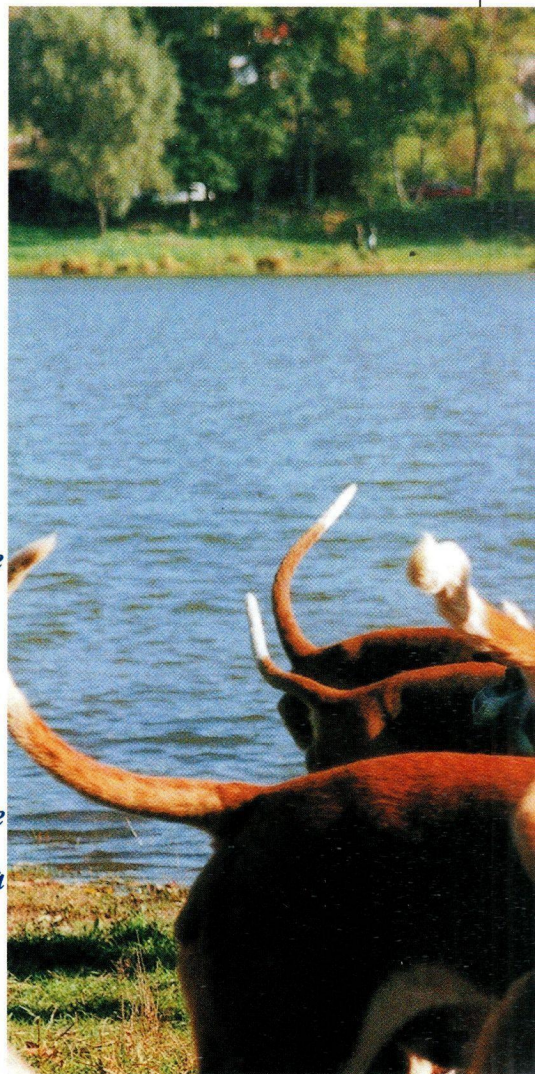
Philippe Vigand, le coeur au fond des yeux



Couronné par le prix «François Sommer», le dernier livre de Philippe Vigand, «Promenades immobiles», entraîne ses lecteurs au gré de ses souvenirs de veneur perçant et de sa vision actuelle de la chasse. La chasse ? Philippe ne la pratique pas tout à fait comme les autres.

Tétraplégique et muet, il observe maintenant

les laisser-courre de Tronçais de la voiture de son ami Jean-Louis, mais reste vigilant, aux cotés de sa sœur, pour que le Rallye l'Aumance continue dans la voie tracée par leur père. Les accidents de la vie donnent parfois à ceux qui les ont subis un regard différent sur la nature et sur les êtres qui l'animent. A l'aide de son ordinateur et de sa pupille qu'il promène sur son alphabet, il a répondu aux questions de Venerie.



Eprouvez-vous toujours le même plaisir à vous rendre au rendez-vous ?

■ Je ne me lasse pas de me retrouver dans cette ambiance bien particulière où je retrouve d'abord mes amis. La première question que je pose à celui qui peut me décoder est : «D'où vient le vent ?» Je sais que cela peut influencer sur le parcours de l'animal et...sur le mien, surtout quand on ne peut pas être très près des chiens. Le rendez-vous est une fête incontournable que je ne manquerai pour rien au monde. Il me semble que j'en oublie presque mon état : la journée est en devenir, nul ne peut en prévoir le déroulement. Et convenez que cela ne se passe jamais

deux fois de la même façon. Après le rapport, on m'installe vite dans le 4 x4 de mon ami Jean-Louis et nous voilà partis pour l'aventure.

Comment la vivez-vous ?

■ Toujours avec la même intensité ! J'essaie de deviner quelles seront les refuites de notre animal. Et je conserve de mes chasses à cheval le goût des parcours atypiques qui vous obligent à franchir le fossé de périmètre pour des destinations inconnues. Durant mes longues années d'hôpital, il m'était indispensable de pouvoir m'échapper par la pensée. Le plus sûr moyen consistait à me remémorer certaines journées au cours desquelles les chiens

perçaient en plaine. Je ressentais alors le besoin irrépensible de plonger dans ces débûchés. On ne savait pas où menait ce chemin de ferme. On écoutait les chiens, eux aussi attirés par les Monts d'Auvergne qu'on discernait au loin. Rien n'était prévisible. Evidemment, quand on reste dans les limites du massif forestier, l'aventure change de nature : elle devient plus temporelle et moins spatiale.

Il semblerait que les veneurs de cerfs actuels aiment de moins en moins sortir de leurs forêts.

■ On peut les comprendre. En 10 ans, le bocage a beaucoup changé. Les exploitations ont grandi du fait de la



disparition des petits exploitants locaux au profit d'éleveurs provenant de régions où la vènerie est inconnue. Les bovins restent au pré tout l'hiver. Les haies ont été remplacées par des barbelés. L'aire de jeu des veneurs s'est ainsi rétrécie. Est-ce à cela que l'on doit une forme «d'embourgeoisement» que l'on constate chez certains cavaliers qui trouvent leurs montures «clés en main» au rendez-vous et qui se satisfont d'un parcours qui ne quitte pas la futaie ?

D'un côté, un environnement agricole en pleine évolution, de l'autre des mentalités qui tendent à la frilosité : cette double cause explique en partie le rétrécissement des territoires.

Dans «Promenades immobiles»,

vous évoquez plusieurs fois un nouveau contact avec la nature.

■ Même si je dépends malheureusement des autres pour les mouvements les plus simples, j'éprouve toujours ce besoin d'entrer en osmose avec la nature : sentir les feuilles sous mes pieds, m'allonger pour ramper et approcher des animaux, pénétrer dans leur univers. A cheval, je me posais souvent cette question : «Que ferais-je si j'étais le cerf de chasse ?» Lorsque les chiens balançaient dans un défaut et en attendant le moment où il fallait intervenir, je tentais de me mettre complètement en situation. Un chablis, un ruisseau, une grosse harde, une clôture ? Je ne percevais plus que ces éléments et restais attentif à la moindre

intuition. Si cette dernière se révélait exacte, j'avais alors la nette impression d'avoir rejoint un autre monde. Emotion de même nature que celle décrite dans certains chapitres de «Promenades immobiles».

Pour en revenir à la chasse, estimez-vous que la fermeture des allées forestières aux automobiles a été bénéfique ?

■ Sans aucun doute. Mais un nouvel élément tend à prendre des proportions importantes. Je veux parler des suiveurs à vélo. Ils étaient rares dans les années 80. Ils sont désormais plus nombreux que les cavaliers. Certains ont abandonné l'automobile pour continuer à être près des chiens, et découvrir le plaisir de rester au contact de l'action de chasse à l'instar des cavaliers. D'ailleurs les vélos ne suivent pas autrement : économes de leurs efforts physiques, ils ne se précipitent pas (comme les voitures) pour voir l'animal au saut d'une allée ; ils n'ont donc pas d'influence sur les parcours choisis par les cerfs. Cet engouement me semble bon : la vènerie tient en eux de nouveaux supporters, fins connaisseurs du territoire. Je suis toutefois préoccupé par l'augmentation du nombre de ces suiveurs qui se fauillent partout, souvent devant les chiens, dépassant les cavaliers sans prévenir, surgissant là où on ne les attend pas. Des amis de massifs forestiers des environs de Paris m'ont dit qu'ils étaient parfois cernés par des pelotons qui n'avaient rien à envier au tour de France ! Tôt ou tard, lorsque le sport que nous pratiquons s'en trouvera gêné, il faudra agir. Mais comment ? Les suggestions sont les bienvenues.

La vènerie, victime de son succès ? N'exagérons rien ! Il se peut qu'un jour prochain, la Société de Vènerie ait besoin de tous les soutiens pour protéger l'un des particularismes français contre les étouffements produits par la supranationalité européenne. Chacun aura alors à cœur de défendre, à sa façon, sa propre notion de la liberté.